

Un été 70

On se retrouve l'autre jour à une quarantaine dans une grande maison d'Ardèche, afin de parler en totale mixité de l'état du monde et d'échanger des idées de remèdes (ou de soins palliatifs). Des jeunes lycéens, des vieux profs, deux Belges, deux Noires, un Suisse, des hommes, des femmes, un chien, etc. Ça n'aurait pas plu à la police sanitaire, ni aux sections intersectionnelles ; il n'y avait ni gestes barrières, ni espaces séparés pour les minorités. On n'y a même pas fait attention. On était trop soulagés de parler, manger et faire de la musique ensemble, à l'abri des commissaires aux bonnes mœurs sanitaires et sociales. Ce n'est qu'en y songeant après coup, que l'on se rend compte des risques encourus et de la portée transgressive de cette réunion.

Enfin, c'est l'une de ces innombrables rencontres estivales, comme il s'en tient depuis un demi-siècle, entre Amish, rabat-joie, obscurantistes, réactionnaires, Cassandre, prophètes de malheurs et autres oiseaux de mauvais augure. – Vous savez, tous ces *boomers* qui à la suite de Pierre Fournier¹ ont commencé à marcher dans le désert en 1971, de Fessenheim au Bugey, du Bugey à Malville, et à crier que les temps étaient proches, que l'eau commençait à monter, qu'il fallait être plus clairvoyants, que... etc. Voyez *La Gueule ouverte*, « le journal qui annonce la fin du monde ». Il nous manquait bien sûr une péronnelle à tresses, apparue sur nos écrans, pour marcher en tête, conférer avec les présidents pleins de déférence, tancer les assemblées charmées et nous intimer l'ordre d'« écouter les scientifiques », au ravissement de ces derniers qui auraient pu craindre les accusations de l'humanité pour toutes « les retombées » de leurs recherches². On voit qu'avec de pareils enfants, la Terre et les « générations futures » s'entendront en effet comme flammes et foin.

On en parle avec un copain dont les enfants ont l'âge de ladite péronnelle. Et qu'en pensent-ils, eux ? Et qu'en pensais-tu, toi, à leur âge, voici 50 ans. – « Oh, bah moi... » Vous savez ce que c'est, un mot entraîne l'autre et en moins de deux le copain commence à raconter qu'il était à Wight en août 70. *A Wight ? Le mythique festival de Wight ? Le Woodstock européen, un an après Woodstock, avec 6 ou 700 000 chevelus, sacs au dos ? Raconte !* – « Ouoh, bof... » Le copain n'est pas du genre à raconter sa vie, « ça n'intéressera personne ». – Si, si, nous ça nous intéresse. Et puis c'est l'été. On peut bien raconter en passant comment c'était en vrai le temps des *boomers*. Ces *boomers* insoucians, prodiges, irresponsables, si détestés des vertueuses Jeunesses Pour le Climat d'aujourd'hui, privées de futur par leur faute. Oh, les Jeunesses Pour le Climat ne se seraient *jamais* comporté de façon aussi égoïste que les Vieux Pour la Consommation, à se gaver de *smartphones*, d'ordis, de *raves* et de festivals techno... mais qu'est-ce que je raconte, moi.

Bref, le copain a finalement accepté de faire une petite rédac, « mon voyage au festival de Wight ». C'est assez banal et prosaïque. Assez drôle. Assez triste. Et complètement vrai. C'est une vie en un voyage. C'est passé vite.

Pièces et main d'œuvre

29 juillet 2021

¹ Cf. « Pierre Fournier & Gébé. Notre Bibliothèque Verte n°28 & 29 », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

² Cf. Grothendieck, *Allons-nous continuer la recherche ?* 27 janvier 1972

L'histoire de ce festival commence dans l'attente d'un bateau quittant le « continent » pour accoster dans l'île de Wight où avait lieu le festival, rejeuon européen de celui de Woodstock. D'après mes souvenirs, on parvient à voir la terre promise quand on se trouve sur le quai d'embarquement.

J'avais seize ans et l'ami avec lequel je faisais route chez les grands bretons, dix-sept. Nous sortions à peine de la classe de première du lycée de Béziers et avions passé l'épreuve de français du bac. Je me souviens que mes parents avec lesquels je communiquais par courrier postal m'avaient envoyé mes résultats peu glorieux.

C'était notre premier grand voyage tout seuls comme de grands garçons. Je me demande encore comment mes parents ont pu m'autoriser à partir ; ils n'avaient pas émis la moindre réserve alors que nous devions rester pendant les deux mois d'été que devait durer le voyage sans pouvoir nous téléphoner car nous habitions une tente. Ce qui rendait possible seulement des liens épistolaires très distendus car encore fallait-il avoir une adresse. Nous n'en avions pas et il nous fallait profiter des rares moments où nous étions posés quelque part pendant une semaine pour communiquer. Je me souviens aussi que deux ou trois années plus tard, quand ils eurent le téléphone ils ne pouvaient supporter d'être sans nouvelles pendant quelques jours.

Nous avons donc débarqué à Douvres début juillet. Le premier mois, un travail près d'Oxford nous avait permis de gagner un peu de sous afin de voyager dans le pays. Nous avons ensuite tourné en auto stop, train et bus en Angleterre, pays de Galles, Irlande, Écosse. À la fin août, il ne nous restait plus grand chose et nous ne mangions que des ...sandwichs au pain. Il a fallu par conséquent travailler de nouveau quelques jours. C'est ainsi que nous avons ramassé les prunes dans une ferme du sud de l'Angleterre. Une affaire d'importance nous poussait à ce moment. Nous devions payer nos billets pour le festival de musique de l'île de Wight dont les affiches tapissaient tous les murs à ce moment-là. Et nous ne pouvions déceimment pas rater ça. C'eût été un manquement à notre façon de (ne pas) penser et à notre « style de vie » d'alors !

Le bateau donc s'était fait attendre et il y avait une centaine de personnes qui attendaient là dans l'espoir de ce passage. Tous allaient au festival. Une faune comme nous en raffolions à l'époque. Des jeunes filles anglaises portaient de longues robes de style indien avec beaucoup de motifs et de couleurs. Quant aux garçons ils avaient parfois des tenues très bizarres. Je me souviens que l'un des gars prenant le bateau avait revêtu une espèce de vareuse militaire à la façon napoléonienne avec de multiples boutons et quelques rouges et bleus très vifs. J'étais bouche bée. Ça, c'était original. Il arborait une tignasse qui, par contre, n'avait rien de militaire et un pantalon d'été qui choquait avec la vareuse dans laquelle il devait étouffer de chaleur. Mais que ne fallait-il pas faire pour être l'objet de tous les regards ! Malgré cela, il s'affichait, comme tous les anglais, placide, dépourvu d'émotions.

Les filles de type anglais me ravissaient. Elles étaient souvent très belles avec leurs longs cheveux lisses et soyeux. Les corps ondulant dans les robes multicolores étaient un délice pour les yeux. Il fallut vite déchanter car toutes étaient acoquinées et flanquées d'un olibrius au déguisement excentrique. C'était bien dommage ! Mon ami et moi regardions d'autant plus dépités que nous avions pu précédemment nouer avec des petites anglaises des relations dont nous gardions d'excellents souvenirs.

Le bateau qui nous transporta tenait plus de la barque que du « ferriboite ». À croire qu'ils avaient embauché les pêcheurs du coin pour transborder tout ce monde sur l'île. Le passage en mer avec tous ces aventuriers en herbe qui nous entouraient, je le voyais dans ma débordante imagination comme une véritable aventure. Je nous voyais comme de vieux loups de mer hirsutes ayant boulingué à travers les mers du globe. Vous imaginez, nous nous laissions guider dans ce rafiote ...mais nous avons conscience d'être des « marginaux » qui arpentaient des pistes bien différentes de celles du vulgus pecum !

Toujours à me poser des questions sur les comportements des uns et des autres, je voyais dans le bateau les cheveux des filles anglaises voletter dans le vent du large. Souvent elles s'en amusaient. Il me semblait qu'elles avaient plus le goût de leur existence concrète avec leurs sourires et leurs cheveux qui fusaient dans tous les sens que leurs compagnons impassibles arborant leurs accoutrements et jouant les aventuriers.

Pour nous tous, les festivaliers [un mot qui, bien sûr, ne pouvait pas venir dans ma bouche ; bien trop conformiste pour nous], l'ustensile indispensable à la panoplie était le sac à dos. L'image consumériste du routard qui a cours aujourd'hui, ne s'était pas encore beaucoup répandue. En ce temps-là, on pensait que le sac était la marque des « voyageurs par vocation » que leur bougeotte irrépissible et leur manque de liquidité poussait à aller en auto stop. Et ce moyen de voyager fonctionnait alors. Nous-mêmes avons voyagé dans les îles britanniques souvent par ce moyen de transport. Le sac était un peu comme la carte de visite, il signifiait : moi, je suis de la « zone » ! même quand nous étions – comme c'était le cas pour mon ami et moi – largement dépendants de la famille. En fait, tout était dans l'apparence. Je me souviens quelques petites années après avec les copains de mon village avoir passé des heures assis sur le « dam » d'Amsterdam à nous faire admirer par les passants qui devaient probablement se moquer de notre présence comme de leur dernière chaussette. Tout simplement, parce que je pensais qu'il fallait être là ! Le plus étrange me paraît aujourd'hui que je ne m'étais nullement posé la question du « pourquoi ». Il fallait se trouver là et je tirais une fierté certaine d'avoir fait partie d'un monde ...bien.

Quand nous arrivâmes dans l'île il fallut marcher pour se rendre sur le site qui était assez proche. Je me souviens de tous ces gens affalés par terre. Quelques-uns discutaient mais la plupart se contentaient d'être là. Peut-être que le fin du fin était que nous nous regardions les uns les autres. Et tous probablement nous nous ressemblions du fait de notre commune volonté de nous distinguer. Parfois, nous entendions parler français. Quelle déception ! Nous n'étions pas les seuls Français ici. Mais, nous disions-nous, certainement les seuls à être des vrais. Et nous nous consolions ainsi.

Le souvenir le plus marquant de cette arrivée sur le lieu, et qui m'a marqué puisque je m'en souviens encore, c'était la longue file des chiottes qui bordaient l'entrée du site. Cela se réduisait à des trous. Il n'y avait aucune protection du regard d'autrui. J'en fus horrifié, jurant à mon ami que je n'irai jamais déféquer dans de telles conditions. Quand même, l'aventure d'accord, mais il y a des limites ! Je ne me souviens pas d'ailleurs d'y avoir vu grand monde. Mais... c'est si loin.

Nous essayâmes de nous rapprocher de la scène. Bien sûr. Plus près de l'autel et des prêtres y officiant. Mais plus on approchait et plus l'occupation était dense. Et nous prîmes la décision de nous excentrer un peu pour jouir de quelque espace. Ah, quel plaisir enfin de se sentir parmi cette

foule ! Voilà les vraies gens, « the right men in the right place » !

Vint le temps de la musique. Le show ne me laissa, je le confesse, aucun souvenir. À cette époque, la musique n'avait pour moi aucune importance. Aucun sens. Je n'en écoutais guère et, quand cela m'arrivait je n'y éprouvais pas de plaisir particulier. La seule chose qui nous avait poussé au festival était qu'il fallait y être pour voir tout ça, partager avec ces gens à qui il fallait ressembler. Quel délice quand de retour au pays je pourrais dire : « J'y étais ! » À part ça, je n'avais rien à faire de tout ce bruit. Et ces décibels assourdissants me dérangent plutôt qu'autre chose. De sorte que je ne me souviens plus du tout de quelles fameuses stars j'ai pu entendre les mélodies.

La seule appréciation que je pouvais donner sur la musique était de savoir si c'était du rock ou pas. Mais je n'en étais quand même pas bien sûr. Une anecdote évocatrice : lors de ce voyage j'avais voulu acheter un disque – les cassettes étaient trop chères ! – et j'étais entré chez un disquaire en lui demandant ...un disque de rock. Le gars fut bien sûr étonné et me demanda d'être plus précis ; je me souviens de ne pas avoir été capable de lui en dire plus. Il m'avait vendu en conséquence un 33 tours des meilleures apparitions au festival de Woodstock. En m'assurant que c'était ce qu'il y avait de mieux. J'étais reparti content.

Mon ami – avec lequel j'étais parti faire la conquête de l'Angleterre – était un peu comme moi. Il se foutait complètement de la musique. Il aimait les hippies dont les images et les sons, dans cet immédiat après 68, saturaient les ondes et les écrans apportant l'adhésion dans les jeunes caboches comme les nôtres. Pourtant, rien dans sa dégaine ne laissait supposer une accointance idéologique. Nous étions tout de même pourvus des blue jeans et des pulls cradingues qui étaient réglementaires dans ce milieu.

Je voyais quand même que les italiens parlaient avec les mains et rigolaient à gorges déployées, que certains français criaient : « à poil » à une chanteuse qui apparaissait sur scène... en somme que tout ce monde était parcouru par des différences de culture (faute de mieux, je parle de culture).

Mais il était si doux de se laisser glisser dans cette communion avec ces gens si comme il faut. Simple et douillet. D'ailleurs, tout le monde en parlait ...même à la télé. Parfois en mal mais ...on ne peut pas plaire à tout le monde. Je pensais, quelques années plus tard, quand j'étais à l'université que ce joyeux désordre avait des limites et plus ça allait, plus j'éprouvais la nécessité de ne pas se laisser aller aux délices du... « laisser aller ».

Le festival touchait à sa fin. Nous ne pouvions pas rester jusqu'au bout car nous avions réservé nos places dans les trains retour et nous quittâmes l'île un jour avant les autres, avant ce que j'imagine avoir été une cohue effroyable.

Le retour en France fut l'occasion de quelques ajustements existentiels. Retrouver les « gens normaux » avait quelque chose de surprenant. En Grande Bretagne, j'avais été choqué mais séduit par l'attitude des gens dans la rue qui, contrairement aux français, n'observaient pas les autres passants. Ils semblaient marcher sans regarder autour d'eux, le regard pointé à l'infini, totalement indifférents au flux des gens. J'essayais de faire comme eux. Allez donc savoir pourquoi je me décidais à ça. La distinction ? Alors que, précisément, le désir d'être regardé, voire admiré, était parmi les ressorts les plus puissants qui me faisaient agir. Mais, à ce moment-

là, j'étais loin d'y penser. Quoi qu'il en soit, ça ne dura que peu de temps. « Chasser le naturel il revient au galop ».

Mon ami, muni de son bac, partit dans une école de tourisme puis travailla dans cette branche. À l'étranger car ça gagne mieux. Un beau jour, il m'informa qu'il avait viré sa cuti. Il avait couché avec son compagnon de chambrée et ne voyait plus d'intérêt aux filles. J'en fus étonné mais, à l'époque, être homosexuel était un problème pour des gens ordinaires, pas pour un « converti » au gauchisme – anarchiste, s'il vous plaît ! – comme je l'étais dans ce milieu des années 70. Là encore, si on n'était pas dans le moule, on ne pouvait être qu'un mec bien. Petit à petit il ne pensait plus qu'à sa sexualité. Partouzes et orgies dans les boîtes appropriées. Malheureusement pour lui, ça ne dura guère. J'appris sa mort dans les années 80. Les trop fameuses années Sida.

Quant à moi, après avoir revêtu l'habit noir comme le drapeau de la même couleur, je me posais de plus en plus de questions. Que faire ? Et ça n'avait rien à voir avec le questionnement de Lénine en 1905. Après avoir travaillé comme prof de maths pendant deux ans, je prenais le large : un an passé à Venise puis en Sicile, en Grèce et particulièrement en Crète. Retour au boulot par manque de sous. Puis je repartis. Mais en Afrique et en reprenant mon boulot d'enseignant. Séjour riche en enseignements. Mais ceci est une autre histoire.

GM